

Cependant plus Virgile s'enfonce dans les ténèbres des temps, plus il remonte à la source même des peuples, plus aussi il doit perdre nécessairement la trace des hommes qu'il veut introduire dans son poème. Que peut-il surnager de ces races, dont les malheureux restes furent encore accablés par le dédain des vainqueurs? Quels héros citer parmi ces Pélasges que les nations conquérantes nous ont offerts partout comme tombant sous l'extermination et sous l'esclavage? Quel cortège pouvait-on composer à Enée avec tous ces proscrits dont les noms mêmes avaient péri? Virgile, forcé d'inventer ses héros, ne put leur prêter la vie que ceux de l'Iliade tirèrent de la réalité même; quand il chanta leurs combats, ne croyant pas à leur existence, il fit de merveilleux efforts pour éblouir les yeux par les traits de leur bravoure; mais il oublia de les marquer eux-mêmes de ce cachet intime et personnel que le génie ne peut emprunter qu'à la nature. Il sentit si bien son impuissance à faire toucher leur individualité, qu'il ne leur trouva pas de plus grand mérite que de pouvoir faire honneur de leur nom à quelque noble famille romaine. En montrant dans Mnestheus l'origine des Memmius, dans Sergeste celle des Sergius, dans Cloanthe celle des Cluentes, il intéressa, sans doute, le présent de Rome à la fiction de son lointain récit. Mais peut-on comparer les combats de ces ombres de héros, aux luttes puissantes d'Ajax, de Patrocle, de Diomède, ces types merveilleux de toutes les sortes de courage?

Il faut donc le reconnaître, les six derniers livres de l'Enéide, destitués de cette force qu'un sentiment énergique de l'individualité peut seul donner aux aventures de la guerre, sont foncièrement inférieurs à l'Iliade dont ils offrent l'imitation. Virgile ne pouvait cependant pas en dresser le plan autrement, et il en a corrigé de son mieux la faiblesse inévitable. Il savait que, pour faire un poème qui devint vraiment